

Double page précédente.
Ezekiel Messou, *Geminy*,
mine de plomb et encre sur
papier, 22 x 34 cm

Ezekiel Messou devant son
atelier, Cotonou
Photo Lucienne Peiry, 2013

« Je peux tout dessiner, sauf l'être humain,
car en lui souffle la 'hallel' de Dieu »
Ezekiel Messou

Ezekiel le machiniste

Leo Ramseyer

Le débarcadère

Une végétation de mangrove, deux ou trois palmiers, un bananier et quelques maisons en béton. Sur le lac Nokoué s'avance une langue de terre ocre parsemée de débris et de plastiques où accostent des pirogues. De l'aube au crépuscule, elles chargent et déchargent tout autant des hommes que des poissons, des branchages et des bidons. Elles repartent ensuite vers les villages sur la lagune, à leur rythme, entre les hautes herbes aquatiques, les pièges à poisson et les pêcheurs qui lancent leurs filets. Des pirogues amarrées, les hommes se dispersent et distribuent leurs articles (tomates, piments, paniers, petits sachets en plastique, pierres d'alun, cauris, DVD pirates, poissons de lagune et essence de contrebande) le long de la rue marchande poussiéreuse qui monte du débarcadère vers un axe routier important, desservant le nord de la ville béninoise de Cotonou. Le débarcadère est un lieu charnière entre le monde de



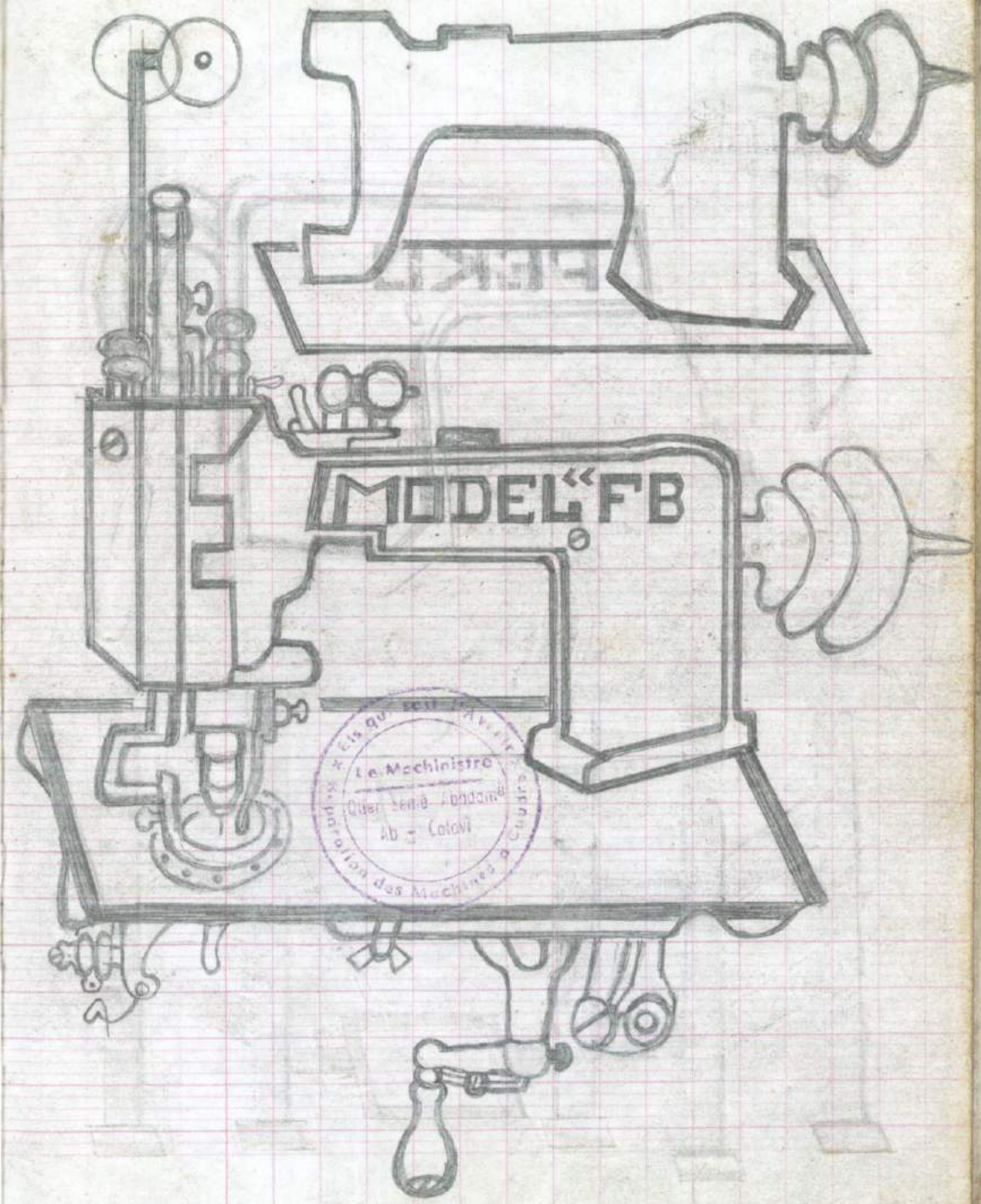
la lagune et celui de la ville. C'est là que les lacustres viennent à la rencontre de la terre ferme et des opportunités qu'offre la ville.

Ezekiel James Messou est l'un de ces lacustres qui débarquent chaque matin pour venir gagner leur vie à la ville. Il vient de Ganvier, un village sur pilotis protégé depuis des siècles par les eaux saumâtres de la lagune, où tout s'organise en pirogue. Né en 1971, Ezekiel n'est pas un enfant très assidu sur les bancs d'école, même s'il peut chanter les chansons enfantines d'écolier avec une grande justesse et une candeur déconcertante. A l'âge de seize ans, il fuit un père autoritaire [1] et part pour le Nigeria [2]. De 1990 à 1995, il apprend le métier de réparateur de machines à coudre au sein de l'entreprise *Ishola Ismoila & Sons* à Lagos. Son choix s'est porté sur la mécanique des machines à coudre car, comme il le dit, « les pêcheurs, les tailleurs ou les maçons sont trop nombreux sur le lac, alors que personne ne saurait faire ce métier... » Aujourd'hui, Messou a deux femmes et dix enfants et tient son propre atelier de réparation de machines à coudre à Abomey-Calavi, préfecture du sud du Bénin.



Latelier

C'est dans la rue qui remonte du débarcadère que l'on trouve l'établissement « Qui sait l'Avenir », tenu par Ezekiel. Une cabane de bois et de tôle accolée à un atelier de réparation de moto ; un auvent sous lequel est disposé un établi massif. A l'intérieur, une pièce sombre avec un lit, quelques habits, un calendrier et des étagères en rondins de bois sur lesquelles reposent de très vieilles machines à coudre de toutes marques et de toute provenance –

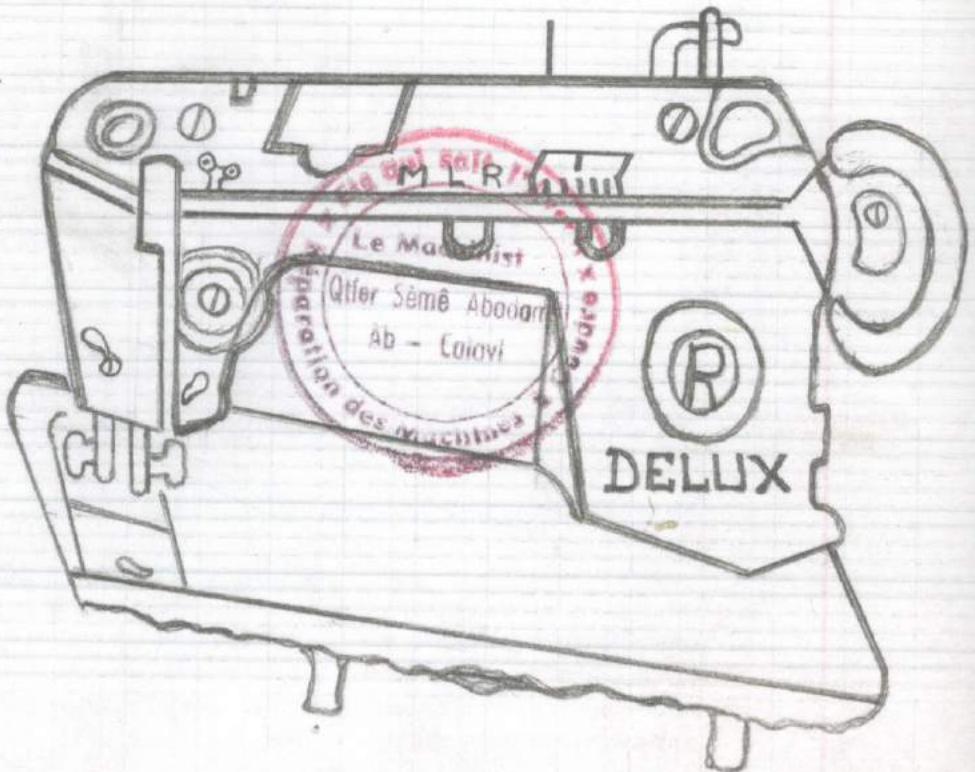
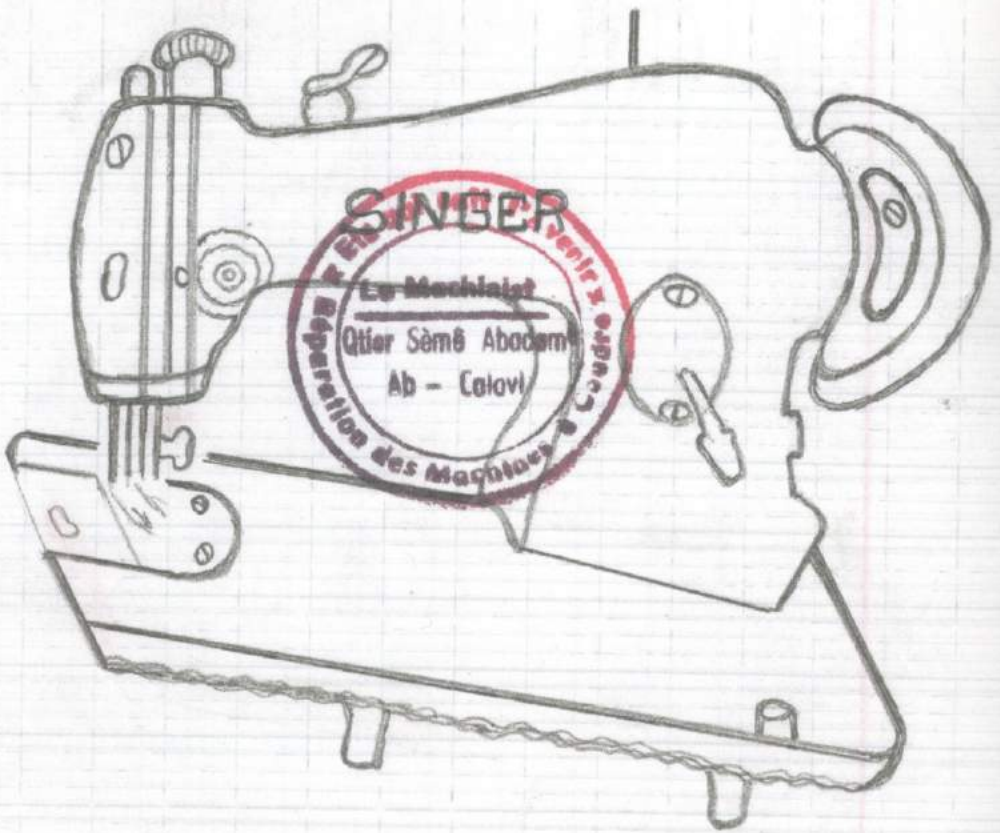


japonaise (*Janome*), italienne (*Necchi*) ou indienne (*Rita machines*). Des *Singer 15-90* de 1940, des *99K* de 1920, des *Spartan*. Des modèles des années 1940, 1950, mais aucune datant des années 2000. Beaucoup de *Butterfly*, une marque chinoise de Shanghai qui se distingue par son logo représentant un papillon ; surtout le modèle *Flying Dove*, copie bon marché de l'indestructible *Singer 15-90*. Toutes fonctionnent sans électricité. Ezekiel trouve dans ce cimetière de machines à coudre les pièces détachées qui lui sont utiles pour effectuer ses travaux de réparation. Et c'est tout le catalogue de ces vieilles machines que l'on retrouve dans ses dessins.

Messou dessine depuis l'époque de son apprentissage. A l'intérieur de son atelier, il remplit ses carnets de dessin, à l'abri des regards. Des cahiers d'écolier, format A5, quadrillés au millimètre dans lesquels il inventorie les modèles de machines à coudre. Il ne dessine rien d'autre ; une à deux machines à coudre par page, quelques pièces détachées, des outils. C'est tout l'univers de son atelier qui transparait dans les mises en page systématiques de sa production graphique. Dans les trois carnets que

possède la Collection de l'Art Brut, plus de 130 machines à coudre sont représentées ; avec ou sans pédalier, numéro de série, logo, détails techniques, nom du modèle, etc.

Dans la pénombre de son atelier, tandis que son jeune apprenti poursuit la réparation des machines à coudre, Ezekiel les dessine. Avec un crayon taillé au cutter, il commence par un trait léger, presque un traitillé. Une fois le cadre esquissé, le geste se fait plus appuyé. Il tire des lignes droites plus assurées à l'aide d'un tournevis ou d'une clé en guise de règle. Il remplit ensuite les surfaces, créant différentes nuances de gris et inscrit avec détermination le nom de la marque de la machine à coudre qu'il dessine, ou le remplace par son nom ou ses initiales MJS. Dans une phase finale, il appose le tampon de son établissement à l'encre rouge ou bleue : « Ets qui sait l'Avenir * Réparation des Machines à Coudre * Le Machiniste ». Ce tampon, raconte Ezekiel Messou, certifie qu'il est bien l'auteur de la composition. Il fonctionne aussi comme une sorte de copyright : « personne ne peut me voler mes dessins ». Parfois, lorsqu'une illustration est particulièrement à son goût,



il fait quelques photocopies qu'il marque aussi de son tampon. A ses yeux, il n'y a pas de hiérarchie entre un dessin au crayon et sa reproduction photocopiée. Dans tous les cas, le tampon fait foi.

Première rencontre

Je rencontre Messou pour la première fois en 2003. Au détour d'une petite ruelle terreuse, bien éloignée du centre-ville de Cotonou, je découvre la devanture de l'établissement « Qui sait l'Avenir » et, devant, un parterre de carcasses de machines à coudre et de surfileuses [3]. Sur une façade jaune, la peinture d'une grande machine *Singer* noire avec son pédalier et d'une *Butterfly* bleue avec le logo au papillon esquissé. Le style de cette peinture murale se distingue des enseignes courantes qui font la publicité des commerces : très simple, moins soigné, hiératique, sans effet de volume ni d'ombre. Habituellement, un commerçant commande son enseigne au peintre du quartier en spécifiant l'iconographie, la typographie et le texte qu'il souhaite voir figurer. Tout au contraire, Messou a créé lui-même la peinture qui fait office de devanture, à l'entrée de sa boutique.





A l'intérieur de l'atelier, sur les quatre murs vert délavé, une vingtaine de dessins de machines à coudre, de taille imposante, tracés à la mine de plomb. Bernina, Golden, Seiko, Geminy, etc. Toutes sont semblables au premier abord, mais toutes sont particulières de par leurs détails. Ezekiel pénètre dans la pièce : un type très grand, balaise, vêtu d'une salopette de travail et coiffé d'une casquette. Ses mains sont énormes. Très énergique, il parle fort, se montre agité et garde toujours un sourire au coin des lèvres, lorsqu'il n'éclate pas d'un rire jovial et puissant.

Lorsqu'il a commencé à exercer son activité en 1995, après son apprentissage, il a dessiné au mur des aide-mémoire au crayon pour perfectionner le démontage, la réparation et le remontage des machines à coudre qu'on lui avait confiées. Il gagnait ainsi en rapidité, explique-t-il. Il rajoute qu'il est très facile de démonter une machine, mais moins aisé de la remonter. Le dessin lui permet ainsi de bien comprendre l'emboîtement des pièces, l'attache de la courroie inférieure, la plaque d'aiguille, la glissière, le crochet rotatif, les pignons, les griffes, les bobines, les bagues, les ressorts.



Les carnets

Lorsque Messou n'a plus eu de place sur les murs de son atelier pour dessiner, il a poursuivi son catalogue de machines à coudre dans des carnets, faisant toujours usage du crayon à mine de plomb. Si l'on étudie les trois cahiers que possède la Collection de l'Art Brut, on remarque une indéniable évolution du dessin au fil des pages. Au départ, la volonté de documenter la mécanique des machines à coudre est manifeste. Le premier cahier de quarante-huit pages est intitulé « Cahier des dessins : S ». On trouve souvent deux machine

à coudre par page. Chaque composition, réalisée avec rigueur et un grand soin, est dotée de détails mécaniques, de représentations des pièces détachées, des outils, des pipettes d'huile (essentielle pour lutter contre l'oxydation des pièces). La volonté de décrire le mécanisme des machines transparaît pleinement dans les quelques axonométries éclatées esquissées, où cadre, manivelle et plaque d'aiguille sont disposés en regard des outils nécessaires à leur montage (pinces, clé double, tournevis de section carrée). L'influence des manuels d'entretiens est manifeste.

Le tracé est léger et l'aspect utilitaire prédomine. Messou apporte une attention particulière aux caractéristiques qui distinguent chaque machine à coudre l'une de l'autre. Puis, au fur et à mesure que le dessinateur prend de l'assurance, le trait apparaît plus solide, devient plus épais et plus foncé. Dans le deuxième cahier, nommé « Cahier des dessins : B », il creuse le papier qui prend du relief. Les détails se raréfient et se synthétisent. Les outils disparaissent. Une systématique se met en place : une machine avec pédalier sur les pages de gauche, et une machine sans sur les pages de droite. Les marques des machines sont bien définies et la calligraphie est assurée. Les mêmes formes et courbes se répètent avec d'infimes variations. L'enjeu n'est plus de différencier absolument les multiples marques et modèles de machines à coudre, mais plutôt de révéler les points et les éléments qui leur sont communs. Ezekiel cherche les traits caractéristiques fondamentaux de la machine à coudre, le schéma minimal à partir duquel il n'y a plus qu'à varier le nom de la marque, du modèle et quelques fragments choisis. Les machines deviennent monumen-

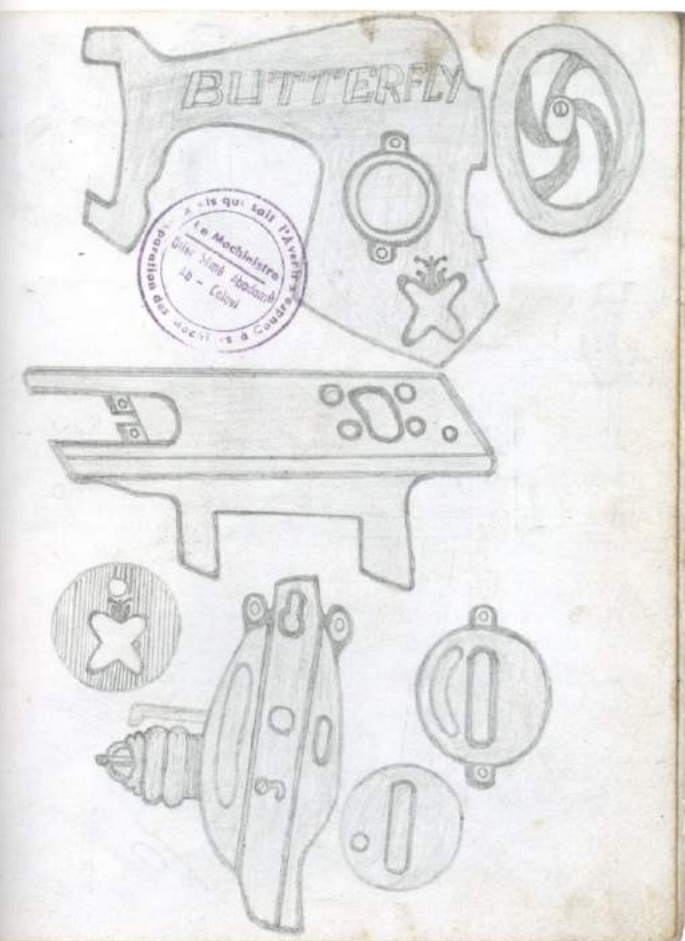
tales à mesure que leur composition se simplifie et que le trait s'élargit et s'assombrit avec insistance. Un équilibre est trouvé entre répétition et systématique d'un côté, et différence et variation de l'autre. Lorsqu'il a défini les traits primordiaux utiles à l'illustration de toutes les machines, il semble que c'est avec jubilation et obsession qu'il les décline à volonté. Son système de représentation assuré, Messou peut ainsi dérouler son catalogue et multiplier les marques et les modèles de machines dans le troisième cahier. Ses motifs toujours plus stylisés tendent à ne devenir plus que silhouettes.

Les dessins ne montrent que l'extérieur des machines et non les rouages de leur fonctionnement, leurs entrailles. On est à mille lieues d'un dessin technique qui détaille la façon dont le serre aiguille s'articule au boîtier de cannette. Ce n'est pas le mécanisme des machines que Messou documente, c'est plutôt leur parure, les logos, la marque, le nom du modèle, le numéro de série qu'il aime à représenter. De quelle manière ces images peuvent-elles servir d'aide-mémoire si l'articulation des pièces reste cachée ?

Une galerie de portraits ?

La production d'Ezekiel Messou est singulière, et encore plus particulièrement dans le contexte béninois. Dans ce pays, l'art de dessiner est considéré comme un don de Dieu. Ainsi, celui qui en est doté et qui veut l'exploiter peut aller dans deux directions. Il peut apprendre le métier de peintre dans un atelier de décoration et fournir aux commerçants les enseignes et peintures murales nécessaires à leur publicité. Il peut aussi devenir artiste. De toutes les manières, ce don de Dieu doit être transformé en activité rentable. Ce n'est pas le cas d'Ezekiel qui n'attend aucun profit de ses dessins. Son activité de machiniste lui suffit à nourrir sa famille. Messou se démarque radicalement de ces stratégies et de ces ambitions. Il n'attend aucune reconnaissance pour ses dessins. Ils ne sont pas une fin en soi, ni des objets artistiques monnayables [4]. Ils ont une utilité, une fonction technique et un usage strictement personnel. En autodidacte, il développe donc sa production graphique à l'abri des





regards, en dehors de toutes influences ou intentions artistiques. Il crée son univers propre, unique, centré autour de ces machines à coudre d'un autre âge qui semblent le fasciner. Secrètement admiratif de leur silhouette, il se constitue une galerie intime de portraits de machines à coudre légendaires.

Notes

[1] James Kpadonou Messou, haut dignitaire religieux du village, évangéliste du christianisme céleste, mort en 2006 dans sa 120^e année, aux dires de son fils. Sa statue mortuaire en béton, costume de cardinal, canne et bible en main, trône au milieu de la concession d'Ezekiel Messou.

[2] De ce séjour, il gardera le surnom à connotation « voyou » Sunnay Abacha, en référence à un général dictateur nigérian.

[3] Il s'agit du premier atelier de réparation que Messou a ouvert à son retour du Nigeria en 1995.

[4] En 2013, nous sommes allés au Bénin avec Lucienne Peiry et Philippe Lespinasse (que je remercie) afin de nous entretenir avec Messou, filmer son univers et acquérir ses dessins pour le compte de la Collection de l'Art Brut. La transaction ne fut pas financière, mais prit la forme d'un troc : ses carnets de dessins contre une moto.